

Art contemporain

Sculpture vernaculaire

josée hansen

Il a de l'humour, Eric Schumacher. De cet humour pince-sans-rire si *british* qu'il a peut-être développé durant ses études au Edinburgh College of art. En tout cas, cet humour, il l'a prouvé avec sa participation à la *Triennale de la jeune création Jet-Lag*, l'année dernière aux Rotondes : *Cluderer* était une série de sculptures montées les unes sur les autres, la matière première de ces agglomérations étant les œuvres d'autres artistes rejetés par le jury de sélection de la triennale. Schumacher, qui se faisait un peu d'argent de poche en Écosse en réalisant du mobilier pour des musées et des socles pour des artistes reconnus, voulait ainsi s'affirmer en tant qu'artiste autonome et offrir une réflexion sur le statut de l'œuvre d'art. « Et je voulais donner un aperçu plus complet de la scène artistique luxembourgeoise, aussi du travail de ceux qui ont été refusés par le jury », dit-il dans un vidéo en ligne sur le site de l'exposition www.jet-lag.lu. Schumacher proposait ainsi une sorte de « salon des refusés » à lui tout seul, un geste qu'il voulait respectueux vis-à-vis des artistes dont il utilisa le travail dans une sorte de réappropriation, de recyclage, leur permettant par ricochet de participer à cette exposition dont visiblement ils ne remplissaient pas le standard esthétique du moment.

Il a beaucoup d'humour, de la dérision même, Eric Schumacher, et pourtant, les premières réactions dans le livre d'or placé sur un rebord de fenêtre au centre d'art Dominique Lang, pour sa première grande exposition personnelle au Luxembourg, *Finders keepers surface sweepers*, l'ont touché, surtout parce qu'ils venaient de confrères : « boring » a écrit l'un, « Hornbach reloaded » l'autre. Mais peut-être que ce furent aussi des hommages des collègues : le jour même du vernissage, le 10 mars, Schumacher lança un compte *Instagram* appelé *Abstract boredom*, ennuï abstrait. Et l'homme à la référence au grand magasin de bricolage y est paraît-il lui-même un grand client. En réalité, pourtant, le travail d'Eric Schumacher est à mille lieues de l'ennui et du matériau de bricolage prêt à l'emploi. Certes, en comparaison à la dernière exposition, très baroque, de Cabinet Double Mafia (Arianna Musetta et Marcin Sobolev) au même endroit, fait de fleurs, de toutes sortes d'objets personnels et de peintures et dessins hauts en couleur, l'univers d'Eric Schumacher est minimaliste, aride, presque austère. Mais il suffit d'y regarder de plus près pour en découvrir toutes les qualités.

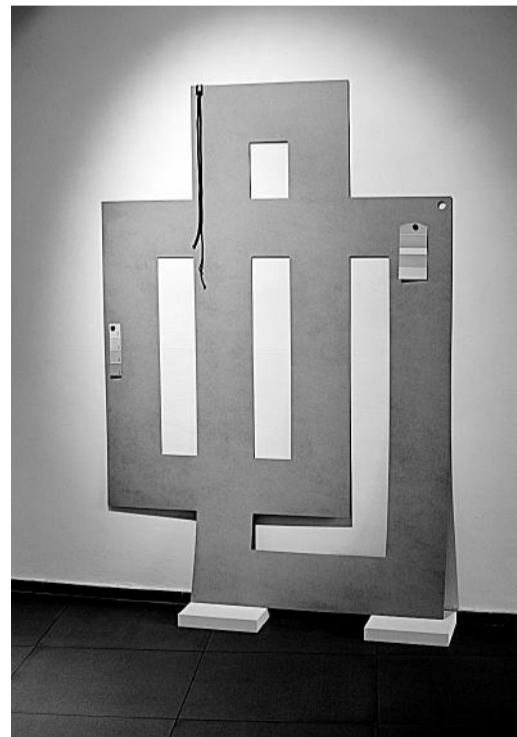
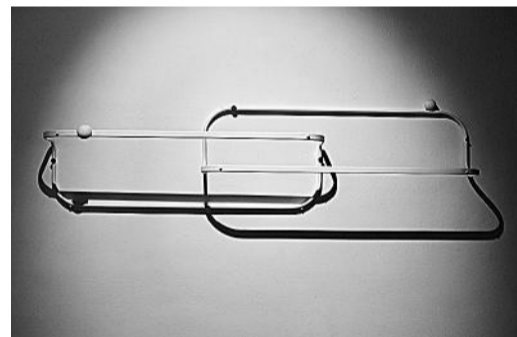
Si, dans son texte explicatif accompagnant l'exposition, l'historienne d'art Sofia Eliza Bouratsis invoque Jacques Derrida, Heidegger, Adorno, Horkheimer et Walter Benjamin pour contextualiser le travail de Schumacher et expliquer son approche de réappropriation, on peut aussi simplement regarder les sculptures qui peuplent le rez-de-chaussée de l'ancienne gare (Schumacher a condamné l'accès au premier étage, qui ne lui convenait pas pour exposer) : ce sont des montages complexes faits de matériaux simples : de l'acier peint, de la pierre, du bois MDF, de petits objets rapportés ou trouvés, des fils qui pendent, des trucs posés, des images abstraites aimantées au mur... Le titre de l'exposition dit ce qu'il fait : *Finders keepers surface sweepers* – Schumacher récupère, garde, nettoie, polit, réagence. Il veut, explique-t-il, mener une réflexion sur le modernisme, en dialectique avec les formes historiques. Le portemanteau blanc détourné accroché au mur en est le parfait exemple : il est devenu inutilisable ; ses rondelles et ses boules pourtant évoquent immédiatement l'objet de design classique qui a atteint la perfection dépouillée. Un *ready-made* qui n'en est pas un, intrigant et beau.

C'est quand il évoque les artistes dont le travail l'intéresse – « ah non, à l'école, je n'avais que des profs complètement insignifiants » dit-il –, que de nouvelles lectures de son travail s'ouvrent encore : Imi Knoebel par exemple, et son abstraction géométrique ; le sculpteur Manfred Pernice aussi, qui utilise des matériaux pauvres, quotidiens pour leur histoire et les monte en mobiliers ou architectures géométriques ; ou encore Guy Mees et son langage pictural radicalement minimaliste. On pense aussi aux premières sculptures-peintures de Jens Wolf, vues à la fin des années 2000 chez Nosbaum-Reding, avec leur formalisme imparfait en voyant les sculptures-tableaux de Schumacher, avec, petite touche de légèreté aussi, les nuanciers en *post-it* collés sur la surface. Ou on pense à Mathieu Mercier et sa réinterprétation de l'histoire de



Eric Schumacher s'offre une pause lors du montage à Walferdange, en février ; au fond : Aude Legrand ; les structures d'Eric Schumacher à Dis-Play à Walferdange (photo ci-dessous)

Les principales qualités de l'artiste Eric Schumacher sont sa modestie, sa maîtrise technique, son minimalisme et sa légèreté



L'exposition d'Eric Schumacher, *Finders keepers surface sweepers*, commissaire : Danielle Igniti, dure encore jusqu'au 19 avril au centre d'art Dominique Lang à Dudelange ; ouvert du mercredi au dimanche de 15 à 19 heures ; www.galleries-dudelange.lu. / Son exposition au Caw à Walferdange intitulée *Dis-Play*, avec aussi des œuvres de Roger Bertemes et en collaboration avec Aude Legrand, curatrice : Stilbé Schroeder, dure encore jusqu'au 15 avril ; samedi 14 avril de 15 à 16 heures : rencontre conviviale avec les artistes ; www.caw-walfer.lu. / Plus d'informations sur l'artiste sur son site : ericsschumacherartist.com

Finders keepers surface sweepers à Dudelange

Art contemporain

Pays d'artistes



Le bleu de travail de Cécile Falières

Marianne Brausch

Sofia Eliza Bouratsis, curatrice de la présente exposition à la galerie Nei Liicht à Dudelange (et collaboratrice du *Land*, n.d.r.) a réuni deux démarches qui nous ramènent à l'essentiel : la mesure des choses par le pas et le corps. À l'époque où le monde ultra-connecté semble mettre tous les horizons à notre portée sans bouger de chez soi et où la consommation à outrance nous fait perdre la notion de la valeur des choses (on achète, on use de, on jette), voici deux artistes qui reviennent à des choses essentielles : marcher, tracer, conserver en le transformant cette mesure et la matière du territoire à l'aune du pas (Guillaume Barborini) et fabriquer des vêtements, en remplir une valise, partir, les porter et en garder le souvenir photographique d'ailleurs (Cécile Falières).

D'autres horizons s'ouvrent donc aux visiteurs de la double exposition, *Heimweh* et *L'autre pays*. Si ce premier intitulé est plus évident en regardant le travail de Guillaume Barborini (diplômé de l'École supérieure d'art de Lorraine), celui de Cécile Falières a ici un sens plus large que la seule nostalgie, le mal du pays que l'on éprouve quand on est loin de chez soi. Pourtant, la première pièce exposée évoque directement ce à quoi un artiste doit s'appliquer : un travail, qui nous fera nous, spectateurs, voyager et aborder d'autres rivages, lointains et temporels. Il est matérialisé ici sous la forme d'un bleu de travail, cousu de fil de coton.

Les limites du corps, à la mesure du pas où des vêtements que l'on porte peuvent ouvrir des horizons nouveaux. Démonstration par Cécile Falières et Guillaume Barborini à Dudelange

Cécile Falières, invitée de la résidence d'artistes Est-Nord-Est au Québec en 2016, nous ramène une série de costumes qui évoquent des tenues traditionnelles. C'est elle-même qui les a fabriqués et la simplicité de la coupe des jupes et des blouses, les matières utilisées, tissages, fourrures, teintures naturelles évoquent des temps où les communautés vivaient de manière frugale. L'artiste réinvente aussi des rituels, des sortes de danses magiques qu'elle a photographiées de l'autre côté de l'Atlantique. Revenue du Canada, ces prises de vue bretonnes évoquent donc aussi mal du pays, le *Heimweh*. Le titre de l'exposition reliant ici le voyage lointain et le retour au pays, le masque qu'elle porte ne permet pas de l'identifier en tant que personne mais s'adresse à chacun de nous, inconnu voyageur dans son monde enchanté, sur lequel veille une nef de bateau comme on en trouve encore dans les églises côtières.

Géographiquement parlant, le territoire qu'a parcouru Guillaume Barborini est beaucoup plus restreint, puisqu'il ne s'est éloigné que d'une cinquantaine de kilomètres de Dudelange. La préparation de *L'autre pays* pourtant évoque lui aussi des horizons lointains et ce particulièrement au travers de la littérature d'écrivains voyageurs tels que Bruce Chatwin, (auteur de l'inoubliable *Chant des pistes* au pays initiatique des Aborigènes d'Australie), Italo Calvino (*Leçons américaines: Aide-mémoire pour le prochain millénaire*) et plus globalement, des auteurs faisant l'éloge de la marche (H. D. Thoreau) ou attachés à la terre (Jean Giono).

On pourrait d'ailleurs faire le pont entre des sortes de bâtons de marché, fossilisés par les soins de Cécile Falières, glanés par elle à Dudelange et le travail de scribe de Guillaume Barborini : on peut marcher dans sa tête en effet en retranscrivant à la main des passages de littérateurs du voyage. Mais c'est aussi au pas que se mesure un territoire. Ceci nous vaut dans *L'autre pays*, deux sortes de « rendus ». L'un est léger, qui retrace au crayon sur calque le parcours de l'artiste, du lever du jour au coucher du soleil, suivant la ligne de son ombre, l'autre, les pieds bien ancrés au sol.

La matérialisation de ces parcours sur des chantiers est bien réelle : un mur fait de briques en terre crue prélevés sur les chaussures du marcheur s'élève dans l'exposition. Ainsi du site du centre commercial, nouveau temple de la consommation, ouvert depuis peu à côté de celui de la culture, le Centre Pompidou Metz. On ne pourrait dire mieux que l'art d'aujourd'hui, même s'il recrée comme ici des ponts avec les fondamentaux (us et coutumes, strates géologiques et paysage) est politique.

Les expositions *Heimweh* de Cécile Falières et *L'autre pays* de Guillaume Barborini, curatées par Sofia Eliza Bouratsis, sont à voir jusqu'au 19 avril à la galerie Nei Liicht à Dudelange ; ouvert du mercredi au samedi de 15 à 19 heures ; www.centredart-dudelange.lu.